HAL
open science

La mission comme objet de sciences sociales. Histoire et futur de la revue Sciences sociales et missions

Eric Morier-Genoud, Yannick Fer

To cite this version:

Eric Morier-Genoud, Yannick Fer. La mission comme objet de sciences sociales. Histoire et futur de la revue Sciences sociales et missions. Annie Lenoble-Bart, Bernadette Truchet et Jean-François Zorn. Politiques editoriales de la mission (XIXe-XXIe siècle), Karthala, 2022, 978-2-8111-2427-4. halshs-03848696

HAL Id: halshs-03848696

https://shs.hal.science/halshs-03848696

Submitted on 10 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

In : Annie Lenoble-Bart, Bernadette Truchet et Jean-François Zorn, 2022. *Politiques éditoriales de la mission (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, Karthala, pp. 231-243.

La mission comme objet de sciences sociales
Histoire et futur de la revue *Sciences sociales et missions*

Eric Morier-Genoud

Yannick Fer

La revue *Sciences sociales et missions* (ex-*Le Fait Missionnaire*) est née il y a plus de vingt-cinq ans. Lancée en 1995 sous la forme de cahiers occasionnels, *Sciences sociales et missions* est désormais une revue établie, qui produit chaque année quatre numéros (sous la forme de deux numéros doubles), publiés par la maison d'édition Brill aux Pays-Bas. Le présent chapitre se penche sur ses origines, sa perspective, sa trajectoire, et discute de ses orientations actuelles et à venir.

Les auteurs sont deux rédacteurs en chef de la revue. Eric Morier-Genoud en est un des fondateurs ; il retrace dans le texte qui suit les origines des cahiers initiaux (*Le Fait Missionnaire*) et leur transformation en revue (*Sciences sociales et missions*) ainsi que la transition de la revue chez l'éditeur Brill. Yannick Fer est le rédacteur-en-chef actuel de la revue ; il discute ci-dessous les dernières transformations de la revue ainsi que de sa vision pour le futur.

Sciences sociales et missions commença en 1995, en Suisse, sur l'idée de Klauspeter Blaser, professeur de théologie systématique à l'université de Lausanne. Ancien professeur au séminaire théologique fédéral d'Alice en Afrique du Sud et ancien secrétaire de la Mission Suisse en Afrique du Sud (1969-1972)[1], Klauspeter Blaser s'était en effet retrouvé au début des années 1990 au milieu d'un petit « vivier » d'études des missions, avec un [232] groupe d'étudiants de sciences politiques intéressés par les missions, travaillant avec deux collègues africanistes, professeurs, provisoirement à Lausanne en

[1]. Auteur de 13 livres, dont *Karl Barth 1886–1968. Combats, idées, reprises,* Berne, P. Lang, 1987 ; *La théologie au XXe siècle. Histoire, défis, enjeux,* Paris, L'Âge d'Homme, 1995 ; et *Le christianisme social. Une approche théologique et historique,* Paris, Van Dieren, 2003.

histoire et en sciences politiques – le Sud-Africain Patrick Harries et le Français Jean-François Bayart.

Les étudiants redigèrent des travaux de recherche sur les missions et ses héritages (sur la base des archives de la Mission Suisse en Afrique du Sud et la Mission Philafricaine en Angola), et Klauspeter Blaser proposa non seulement de publier ces travaux mais de lancer par la même occasion une série de cahiers occasionnels, pour donner de la visibilité à ces travaux et à d'autres qui pourraient suivre, vu les riches archives existantes en Suisse (susmentionnées, ainsi que celles de la Mission de Bâle et de la société missionnaire catholique de Bethléem) et ailleurs.

Le fait missionnaire

Nicolas Monnier, assistant en science politique, fut la cheville ouvrière de l'opération et le lien entre le professeur de théologie, les collègues africanistes mentionnés et deux étudiants, Didier Péclard et Eric Morier-Genoud. Après avoir fini ses études de sciences politiques, il passa au département de théologie et devint l'assistant du professeur Blaser avec qui il fit un second diplôme en théologie. Nicolas Monnier est aujourd'hui le directeur de DM-échange et mission, l'agence des églises de Suisse romande, héritière de la Mission Suisse en Afrique du Sud.

Le nom *Le Fait Missionnaire* fut longuement discuté par les initiateurs des *Cahiers* – Nicolas Monnier, Didier Péclard, Eric Morier-Genoud et Klauspeter Blaser. Le titre visait à refléter l'idée que les missions seraient analysées dans une perspective critique, comme un « fait » ou « objet scientifique » comme les autres. La quatrième de couverture des *Cahiers* faisait référence à la « complexité » de l'objet missionnaire et la nécessité d'utiliser un large « éventail de disciplines » pour l'analyser. Il parlait aussi d'un « déficit d'intérêt dans le large champ des sciences humaines » et de la nécessité d'un « renouveau de la recherche » sur ses « origines, développements et effets ». A l'usage, le titre « Fait Missionnaire » se révéla difficile [233] à traduire (en particulier en anglais) et l'objet de réguliers malentendus – le nom « missionnaire » amenait de nombreux chercheurs à rejeter la revue *a priori*, pensant qu'il s'agissait d'une revue théologique ou de missiologie.

En termes pratiques, les *Cahiers* furent concoctés au départ de façon artisanale, le numéro étant imprimé dans les bureaux de l'université de Lausanne, contrôlé à la maison, parfois sur une table de cuisine, puis réimprimé comme chablon pour être remis en personne à une imprimerie locale. Une ou deux semaines plus tard, l'équipe éditoriale allait chercher les copies des *Cahiers* à l'imprimerie et les mettait, un à un, dans des enveloppes pour les envoyer aux abonnés. Les cahiers étaient envoyés depuis l'Université de Lausanne qui prit sur elle de payer les frais postaux comme une forme de soutien à la revue. Au départ donc, la revue était le fruit d'une volonté collective, alliée à un travail de quasi-artisanat d'une petite équipe universitaire, établie et montante.

Dix numéros furent publiés durant les premiers cinq années des *Cahiers*. Ils furent imprimés à cinquante exemplaires avant d'augmenter à cent, puis cent-cinquante exemplaires. Ces numéros étaient distribués dans les réseaux de théologie, de missiologie et d'ex-missionnaires que Kauspeter Blaser connaissait bien, ainsi que dans les réseaux de sciences sociales et humaines de Patrick Harries et Jean-François Bayart. Grâce à un effort de promotion constant par l'équipe, et de publication stratégique d'articles d'auteur·e·s internationaux réputés en sciences sociales, la revue gagna du terrain, un public et une crédibilité scientifique. Des comptes rendus favorables apparurent dans diverses revues. Deux historiens *seniors*, Richard Gray et Terence Ranger, furent plus critiques ; spécialistes de l'histoire du christianisme africain, ils craignaient que la revue annonce un retour à une approche coloniale et missionnaire de l'histoire, même si de nombreux articles suivaient leur perspective (et les citaient !) et que d'autres innovaient en appliquant une approche transnationale (pour une histoire « en tensions », avec considération de ses effets « boomerang » sur les sociétés qui envoyaient les missionnaires)[2].

[234] Il existait une ambition interdisciplinaire dès les premières années des *Cahiers*. Le directeur de la revue, Klauspeter Blaser, était un théologien, mais le reste de l'équipe et ses mentors était des chercheurs en sciences sociales et humaines. Plus encore, il semblait à l'équipe des *Cahiers* que l'originalité de la publication résidait dans les sciences

[2]. Compte-rendu publié dans *Africa: Journal of the International African Institute,* Vol. 70, No. 2 (2000), pp. 321-322. Pour une histoire « en tensions », voir Fred COOPER & Ann Laura STOLER (ed.), *Tensions of Empire: Colonial Cultures in a Bourgeois World*, University of California Press, Berkeley & Los Angeles, 1997; et pour l'effet « boomerang », voir David HOLLINGER, *Protestants Abroad: How Missionaries Tried to Change the World But Changed America*, Princeton: Princeton University Press, 2019.

sociales, car il existait de nombreuses revues de missiologie (pas moins de 76 selon certains calculs en 2013)[3], mais aucune en sciences sociales focalisée sur les missions. Klauspeter Blaser n'y vit aucun problème, demandant seulement que, *a contrario*, la revue n'exclue pas la théologie. Après la publication de quatre mémoires en histoire et sciences politiques, le cinquième fut en théologie, et le sixième volume se voulut « programmatique », en faveur d'un croisement d'approches, avec des textes d'un politiste, d'un historien et d'un théologien - Jean-François Bayart, Patrick Harries et Klauspeter Blaser[4].

Un autre aspect des *Cahiers* à ses débuts fut la nature de sa direction : toute masculine, francophone, et de tradition protestante. L'équipe en était consciente et travailla dès le départ à être plus inclusive. En 2003, au volume 13, les *Cahiers* créèrent un comité de rédaction (voir encadré) dans lequel ils invitèrent, entre autres, l'historien du catholicisme portugais António Matos Ferreira et les historiennes britannique et américaine Debbie Gaitskell et Wendy Urban-Mead. Coté publication, un premier numéro sur [235] les missions catholiques sortit en 2002, un numéro spécial sur les femmes en 2005, et un premier article sur l'Islam dans le deuxième numéro de 2005. Coté auteur·e·s, un équilibre fut visé et, entre 2007 et 2014, pas moins de 49% des articles publiés furent écrits par des femmes. Coté langue, une transition s'opéra de manière encore plus marquée encore avec, entre 2007 et 2014, près de 71% des textes publiés en anglais[5].

PREMIER COMITE DE REDACTION

Jean Francois BAYART (CERI, Paris)

Deborah GAITSKELL (SOAS, Londres)

Patrick HARRIES (Université de Bâle)

Antonio MATOS FERREIRA (Université Catholique de Lisbonne)

Nicolas MONNIER (DM, Lausanne)

---

[3]. Jonathan J. BONK, Erika STALCUP, Wendy JENNINGS, and Dwight P. BAKER, "Missiological Journals: A Checklist", *International Bulletin of Missionary Research,* Vol. 37, No. 1, January 2013, pp. 42–49.

[4] Intitulé « L'Héritage missionnaire en perspective : approches croisées », le numéro contient les articles suivant : J.-F. BAYART, « Fait missionnaire et politique du ventre : une lecture foucaldienne », pp.9-38 ; P. HARRIES, « Missionary endeavor and the politics of identity in Switzerland », pp.39-69; et Klauspeter BLASER , « Le fait missionnaire : formes et mutations récentes », pp.71–107.

[5]. Eric MORIER-Genoud, « Editorial: Practising the Social Sciences on a Religious Object: SSM at Twenty », *Sciences sociales et missions*, no.28 (2015), pp. 3–10.

La revue *Science sociales et Missions*

Les *Cahiers* gagnèrent du corps avec les années, mais bientôt la question de la continuité de l'équipe de direction, et donc de la continuité de la publication elle-même, se posa. En effet, le travail d'édition était de volontariat, sans rémunération et sans crédit, alors que les étudiants avaient terminé leurs études, certains avaient quitté Lausanne, et de nouveau emplois et de nouvelles familles leur laissaient moins de temps. Motivée, l'équipe décida de continuer et de professionnaliser progressivement les *Cahiers*, avec un tournant significatif pris après le décès subit du Professeur Blaser en 2002 lors d'une promenade en montagne.

Didier Péclard et Eric Morier-Genoud reprirent la direction des *Cahiers*, comme coéditeurs, et ils décidèrent d'une part de transformer les *Cahiers* en une revue, qu'ils appelèrent transitoirement *LFM. Science sociales et mission*, et pour laquelle ils créèrent un comité de rédaction (cf. *supra*). D'autre part, ils décidèrent d'approcher une maison d'édition pour une reprise de la revue. Les deux coéditeurs entrèrent en contact avec E.J. Brill aux Pays-Bas qui publiait beaucoup de livres et de revues sur la religion et qui, étant hollandaise, était ouverte au multilinguisme – les coéditeurs voulaient en effet que la revue continue à publier en anglais et français. E.J. Brill fut très intéressé par la proposition et des discussions formelles commencèrent en 2003.

Après trois ans de négociations et de finalisation du contrat, un accord fut trouvé qui décidait la reprise de la revue sous le titre de *Social Sciences and Missions / Science sociales et Missions*. L'équipe restait en place, le comité de rédaction devait être élargi, et l'aire géographique d'étude devait [236] devenir pleinement globale. La revue allait aussi ne publier plus que des articles et des comptes rendus d'ouvrages – fini les travaux d'étudiants. Suivit une série de numéros spéciaux sur l'Amérique latine, les Caraïbes, les Etats-Unis et la Chine, accompagné d'un effort pour gagner des auteur·e·s et des lecteurs dans des régions peu explorées, telles l'Amérique centrale et du Sud et l'Asie.

La décennie 2010 fut celle de l'expansion. En 2010 *Science sociales et missions* passa à trois numéros par année, et en 2015 à quatre. Au milieu de la décennie, les éditeurs expérimentèrent des « débats autour d'un livre » – plusieurs auteurs faisant chacun un court compte rendu et l'auteur répondant aux critiques. La revue prit ainsi un format plus classique et gagna, grâce à Brill, passablement en visibilité. Les éditeurs ne surent jamais

clairement combien de numéros de la revue Brill vendait à cette époque, mais les encouragements pour augmenter les ventes d'abonnements étaient constants. Vers le milieu de la décennie, un changement de comptabilité chez Brill, qui prit en compte les téléchargements d'articles et les ventes de la revue via des « paniers de revues » (plutôt que les seuls abonnements individuels à SSM) mit fin aux pressions et, *in fine*, à la question du nombre d'abonnements.

Malgré les évolutions et transformations, certains traits de la revue se sont fermement maintenus depuis le début – jusqu'à aujourd'hui. Tout d'abord, la prédilection pour les sciences humaines et sociales et, plus encore, pour la multidisciplinarité, voire l'interdisciplinarité ou la transdisciplinarité. Des statistiques de 2015, couvrant les sept dernières années de publications, montrèrent que les auteur·e·s publié·e·s dans la revue venaient de pas moins de dix disciplines universitaires, avec une prédominance pour l'histoire (35%), l'anthropologie (35%), la sociologie (11%), la science politique (9%), et les sciences de la religion (7%)[6].

Une deuxième constante a trait au bilinguisme (français et anglais) qui a continué d'être une orientation forte de la revue. C'est le fruit d'un choix et d'un volontarisme de l'équipe de direction. C'est aussi un fait assez rare [237], donc à souligner : plusieurs revues, telle que le *Journal of Religion in Africa* (Brill aussi) avait les mêmes ambitions au départ, mais ont succombé à la « mode » anglophone et aux lois du marché (dominé par l'anglais). Brill n'a jamais remis en question ce principe pour *Sciences sociales et missions* et c'est une orientation importante pour les éditeurs. Ce n'est pas une question de mode ou d'apparence, mais bien une orientation intellectuelle dont le but est la « fertilisation croisée » des mondes et des traditions intellectuelles francophone et anglophone.

Une dernière tendance longue a à voir avec une volonté d'autoréflexion. Comme indiqué dans les lignes précédentes, la direction a toujours réfléchi non pas seulement sur son objet d'étude et ses lignes de publication, mais aussi sur la composition sociale, de genre, religieuse et intellectuelle de sa direction et de son comité de rédaction. Deux

[6] Ibid.

articles réflexifs furent d'ailleurs publiés à deux tournants de la revue, auquel il faut maintenant ajouter le présent chapitre[7].

En 2017, Yannick Fer, sociologue français spécialiste des mouvements pentecôtistes-charismatiques et de la Polynésie, succèda à Éric Morier-Genoud en tant que rédacteur-en-chef de *Social Sciences and Missions*. L'équipe éditoriale se renouvela également tout en passant à trois éditeurs (un directeur et deux associés), avec le départ de Wendy Urban-Mead et l'arrivée de deux nouveaux éditeurs, Shobana Shankar et Jayeel Cornelio. Professeure d'histoire à la Stony Brooks University (New York). S. Shankar mène ses recherches en Afrique de l'Ouest, en croisant l'histoire et l'anthropologie, sur des sujets tels que religion et fait colonial, la santé et les relations entre chrétiens et musulmans. J. Cornelio dirige, lui, le programme d'études du développement au sein de l'Université Ateneo de Manille, aux Philippines, et s'intéresse principalement au catholicisme en Asie du Sud-Est, dans la perspective des changements sociaux et générationnels contemporains.

[238] É. Morier-Genoud et W. Urban-Mead restèrent membres du conseil éditorial et la revue maintint les mêmes orientations scientifiques, autour de trois enjeux. Il s'agit en premier lieu d'ancrer pleinement la revue dans le champ des sciences sociales, tout en poursuivant son internationalisation : deux objectifs qui peuvent parfois entrer en tension, dans la mesure où les frontières entre sciences sociales des religions, sciences religieuses et missiologie (ou *Mission Studies*) varient selon les contextes nationaux. De cette double dynamique d'ancrage disciplinaire et d'ouverture internationale découla en outre, et découle encore, une réflexion critique sur la définition de la mission en tant qu'objet scientifique, au-delà de sa conceptualisation par les acteurs religieux eux-mêmes.

Un ancrage en sciences sociales

Dans la nomenclature d'un éditeur international comme Brill, qui publie par ailleurs des revues de missiologie telles que *Mission Studies* et *Religion and Theology*, *Sciences sociales et missions* figure à la fois dans la catégorie « Sciences religieuses » (*Religious*

[7] Didier PECLARD et Eric MORIER-GENOUD, « SSM : une 'nouvelle revue' de douze ans d'âge », *Sciences sociales et missions*, Volume 20, 2007, et Eric MORIER-GENOUD, "Editorial: Practising the Social Sciences on a Religious Object: SSM at Twenty", *op.cit*.

Studies) et « Sciences humaines et sociales ». Elle est toutefois placée chez Brill sous la responsabilité d'une éditrice dont le domaine de compétence couvre officiellement la « théologie et le christianisme mondial ». Dans ses rapports annuels, c'est aussi aux revues internationales de missiologie que Brill compare *Sciences sociales et missions* pour évaluer sa notoriété et son rayonnement scientifique. L'objet « missions » détermine donc en partie les classements éditoriaux, au-delà du contenu scientifique de la revue, clairement ancré en sciences sociales. La dimension multidisciplinaire et l'ancrage en sciences sociales se sont confirmés au fil des numéros. Sur les quatre dernières années, de 2018 à 2021, on compte ainsi 20 articles signés par des historiens (46,5 % du total), 14 articles d'anthropologues (32,5%) et 7 de sociologues (16,2%)[8]. Progressivement, cette ouverture disciplinaire influence le type d'articles soumis spontanément à la revue : au 1er février 2022, parmi les dix derniers articles *varia* reçus, quatre sont soumis par des historiens, trois par des sociologues et deux par des anthropologues[9].

La diffusion des revues scientifiques repose désormais moins sur des abonnements institutionnels ou personnels que sur des portails documentaires, liés à des institutions universitaires et de recherche, à partir desquels les lecteurs consultent et téléchargent non plus un numéro de revue complet, mais plus souvent un article. Il devient donc difficile d'identifier des profils de lecteurs et, en l'occurrence, de mettre en vis-à-vis l'évolution du profil disciplinaire des auteurs de la revue et celui de leurs lecteurs. Le dernier rapport disponible, établi par Brill en septembre 2019, indiquait que les articles les plus téléchargés, cette année-là comme sur les cinq années précédentes, étaient encore très majoritairement des articles historiques. On peut dès lors supposer une relative inertie, qui conserve à la revue un lectorat ancien tourné plutôt vers l'histoire des missions, tandis que le lectorat nouveau visé par l'élargissement aux autres disciplines des sciences sociales n'apparaissait pas encore dans ce rapport de septembre 2019. Cette inertie pourrait aussi être attribuée au fait que l'objet « mission » reste globalement perçu comme un objet historique, ce qui soulève d'autres questions autour de sa définition, sur lesquels nous reviendrons ultérieurement.

Enfin, entre les auteurs et les lecteurs, les évaluateurs jouent un rôle-clé dans la définition du niveau d'exigence scientifique d'une revue et de son positionnement

[8] Sur 43 articles recensés (hors comptes rendus de livres), un article combine histoire et études de genre, un autre est signé par un politiste et un troisième par un professeur de théologie.
[9] L'article restant est l'œuvre d'un étudiant en sciences de la communication.

disciplinaire. Chaque article reçu par *Sciences sociales et missions* fait l'objet d'une évaluation anonyme par deux, voire trois universitaires ou chercheurs. L'attention portée aux profils de ces évaluateurs permet de soumettre l'ensemble des articles publiés à des exigences similaires, notamment l'incorporation par les auteurs des méthodes et des raisonnements des sciences sociales. Mais ce principe se heurte parfois à des configurations du champ académique qui, selon les domaines ou les contextes nationaux, ne distinguent pas clairement entre sciences sociales et sciences religieuses.

L'internationalisation et ses enjeux scientifiques

En 2021, par exemple, la difficulté à trouver deux évaluateurs pour un article de sociologie quantitative sur les jeunes mormons missionnaires aux Etats-Unis tenait principalement au fait que la grande majorité des [240] auteurs universitaires anglophones ayant écrit sur ces sujets ont eux-mêmes des liens étroits avec le mormonisme. Comme le notait Pierre Bourdieu dans une intervention devant l'Association française de sociologie religieuse, la question n'est pas de savoir si les historiens, sociologues ou anthropologues qui étudient la religion « ont la foi ou pas, ni même s'ils appartiennent à l'Église ou pas (...), il s'agit de poser le problème de *l'investissement dans l'objet*, de l'adhérence liée à une forme *d'appartenance*, et de savoir en quoi la croyance prise *en ce sens* contribue à déterminer le rapport à l'objet scientifique, à déterminer les investissements dans cet objet, le choix de cet objet »[10]. Autrement dit, l'enjeu du point de vue de sciences sociales réflexives – perspective dans laquelle s'inscrit la revue – est moins celui de la croyance que celui des intérêts ou *illusio,* et des situations de « double jeu » liées à des relations entre champ académique et champ religieux dont les effets ne sont pas questionnés, mis à distance et ainsi maîtrisés. Le cas des études sur le mormonisme est particulièrement évident, ces études bénéficiant de l'appui de puissantes institutions universitaires mormones. Mais l'essor récent des *Pentecostal Studies* dans le monde universitaire anglophone soulève des questions similaires, à propos d'un mouvement religieux qui est l'un des acteurs majeurs des missions contemporaines. Les *Pentecostal Studies,* déclinaison pentecôtiste des sciences religieuses, visent en effet à légitimer un point de vue pentecôtiste dans le champ de la

[10] Pierre BOURDIEU, 1987, « Sociologues de la croyance et croyance de sociologues », *Archives de sciences sociales des* religions, 63/1, pp. 155-161 : p. 156.

recherche en sciences sociales, ce qui produit une série de distorsions intéressées, notamment en histoire et en anthropologie[11].

Plus généralement, la structuration des sciences humaines et sociales dédiées à l'étude des faits religieux diffère selon les contextes nationaux[12]. « En Europe du Nord, la sociologie des religions est étroitement associée à des universitaires et des groupes de recherche affiliés à des églises. Au Royaume-Uni, de même qu'aux Etats-Unis selon Smith et al.[13], l'étude des religions s'est concentrée dans des départements de *Religious Studies*, qui s'inscrivent souvent dans des programmes théologiques et des *Divinity Schools* »[14]. Certains de ces départements ont connu des processus de [241] sécularisation plus ou moins inachevés et ils accueillent parfois des historiens, sociologues ou anthropologues sans attache confessionnelle. Mais l'ambition de *Social Sciences and Missions* d'inscrire pleinement l'objet « missions » en sciences sociales doit aujourd'hui tenir compte de ces traditions académiques nationales, pour que l'ouverture internationale de la revue ne conduise pas à une dissolution de la perspective originale qu'elle s'est fixée dans une sorte d'études globales des missions aux contours disciplinaires bien plus flous.

Ces dernières années, cette ouverture internationale s'est tournée tout particulièrement vers l'Asie, une orientation que préfigurait déjà en 2014 l'écho rencontré par un numéro thématique sur les missions en Chine[15] et qui s'est illustrée dans deux numéros récents. En 2020, un numéro « Prison and Religion in the Global South », coordonné par deux universitaires basés en Asie, Tobias Brandner (Hong Kong) et Jayeel Cornelio (Philippines), a proposé un vaste tour d'horizon de la question, de l'Amérique du Sud à l'Asie en passant par l'Afrique, sur la base d'un appel à propositions international. En 2021, un numéro sur christianisme et citoyenneté en Asie, coordonné par Sin Wen Lau (Otago University, Nouvelle-Zélande), a souligné tout l'intérêt d'un double décentrement du regard sur les missions, géographique et théorique. La situation globalement minoritaire du christianisme en Asie invite en effet à envisager la notion de « mission »,

---

[11] Yannick FER, 2022, *Sociologie du pentecôtisme*, Paris, Karthala, pp. 26-29.
[12] Pierre LASSAVE, 2019, *La sociologie des religions. Une communauté de savoir*, Paris, Éditions de l'EHESS, pp. 49 et ss. ; Anthony J. BLASI et Giuseppe GIORDAN (dir.), 2015. *Sociologies of Religion. National Traditions*, Leiden, Brill.
[13] Christian SMITH, Brandon VAIDYANATHAN, Nancy Tatom AMMERMAN et Meredith WHITNAW, 2013, "Roundtable on the sociology of religion: twenty-thee theses on the status of religion in American sociology", *Journal of the American Academy of Religion* 8(4), pp. 903-938.
[14] Véronique ALTGLAS et Matthew WOOD (dir.), Bringing Back the Social into the Sociology of Religion. Critical Approaches, Leiden, Brill, p. 10.
[15] Numéro 27(1), « China and Missions », édité par Margo S. Gewurtz.

soit comme une spécificité historiquement liée au christianisme, soit comme une notion transversale susceptible de décrire également les nouveaux modes de diffusion du bouddhisme[16] ou les activités d'un réseau musulman comme le mouvement d'origine turc Gülen[17], par exemple.

Réflexions autour d'une redéfinition de l'objet « mission »

De ces deux branches de l'alternative, c'est la seconde que nous avons privilégiée, car il nous a semblé qu'une définition transversale de la mission, plus large que sa définition chrétienne, s'accordait mieux avec l'ancrage de la revue en sciences sociales. En 2021, une discussion s'est engagée avec les membres du comité éditorial, en vue d'une réécriture du texte présentant officiellement le champ couvert par *Sciences sociales et missions* (en anglais, « the scope »), visible notamment sur le site Internet de Brill[18]. [242] La proposition formulée par l'équipe éditoriale consiste non seulement à étendre ce champ d'étude à d'autres religions que le christianisme, mais à préciser la manière dont nous construisons l'objet « mission » dans les termes des sciences sociales, étant entendu qu'aucun objet d'étude ne peut être tenu pour donné d'emblée, mais doit toujours être construit pour produire une connaissance scientifique pertinente. Certains membres du comité ont fait valoir à cette occasion leur attachement à une histoire des missions au sens classique, qu'il ne s'agit évidemment pas de délaisser mais plutôt d'inscrire dans une perspective à la fois plus globale (pour s'éloigner d'un regard eurocentré) et plus problématisée. Le nouveau texte indique désormais que « pour la revue, 'mission' ne renvoie pas à une catégorie théologique, mais plutôt à un type d'action sociale et une modalité d'intervention religieuse dans l'espace social. En ce sens, la notion de 'mission' ne se limite pas aux acteurs chrétiens, mais inclut des activités religieuses qui traduisent une intention de transformation sociale, politique, culturelle ou économique plus large que la seule 'conversion' d'autrui ». Cette définition inclut notamment des formes d'action sociale, humanitaire et médicale qui ont été de longue date incluses dans l'étude des missions mais se redéploient aujourd'hui sous de nouvelles formes. Elle doit en outre

[16] Linda LEARMAN (dir.), 2014, *Buddhist Missionaries in the Era of Globalization*, Honolulu, University of Hawai'i Press.
[17] Gabrielle ANGEY, 2016, « La mission dans les écoles turques du mouvement de Fethullah Gülen en Afrique subsaharienne », Sciences sociales et missions 29 (3-4), pp. 343-347.
[18] https://brill.com/view/journals/ssm/ssm-overview.xml

permettre d'appréhender des formes de dissémination, d'informalisation et de déprofessionnalisation du prosélytisme religieux, telles que les différentes déclinaisons d'« évangélisation relationnelle » observables notamment en contexte chrétien, qui échappent encore largement aux analyses centrées sur des organisations et des programmes d'actions institutionnels. Enfin, cette définition permettra de situer l'objet « mission » dans le cadre plus large des relations entre religions, société et politique, comme l'a fait le numéro récent sur christianisme et citoyenneté en Asie.

En un peu plus de vingt-cinq ans d'existence, la revue *Sciences sociales et missions* a élaboré sa propre trajectoire intellectuelle, constitué peu à peu un corpus d'articles assez cohérent en prenant appui sur des recherches [243] menées sur tous les continents. Cette trajectoire la place dans une position originale au sein des sciences sociales internationales, *Social Sciences and Missions* étant à la fois un observatoire privilégié des évolutions contemporaines de l'activité missionnaire et un lieu d'échange et de réflexion autour de la notion même de « mission ».